

— Ah dit M^{me} Delmare, ce serait horrible !
— Espérons, reprit M^{me} de Bourgueil, que les choses n'iront pas si loin.

— Oh ! oh dit M. Delmare, toujours debout sur sa chaise, voici la dernière voiture... Aux derniers les bons, sans doute.

— Diable, cela va se gêner, reprit M. de Bourgueil. Déjà plusieurs officiers étrangers et quelques habitués de Torton sont sortis sur le perron du café, sans doute pour recevoir courtoisement les prétendus voltigeurs.

— Mais ceux-ci paraissent attendre leurs amis de la dernière voiture, ajouta M. Delmare. Ah ! voilà le fameux Lostange... un ancien volontaire royal ; il sort aussi du café. C'est un de ces fameux duellistes dont je parlais tout-à-l'heure. On me l'a fait voir il y a quelques jours.

— Où cela ? où est-il ? demanda M. de Bourgueil.

— Tenez, celui qui vient de descendre la première marche du perron là-bas, ce grand blond qui tient une badine. Voilà un gaillard que je n'aimerais pas, je l'avoue, à regarder entre les deux yeux, dit naïvement M. Delmare, car je ne suis pas duelliste, moi diantre ! tant s'en faut !

— Ah ! vraiment, c'est là ce fameux Lostange ! reprit M. de Bourgueil ; je le connais de réputation... Triste réputation ! Il est, dit-on, à son quinzième duel et à son neuvième mort... Plus de moitié, c'est joli.

— Ah ! l'homme affreux ! s'écria M^{me} Delmare presque avec effroi.

— Avoir neuf morts à se reprocher, c'est horrible ! reprit M^{me} de Bourgueil.

Et s'adressant à M^{me} Delmare avec inquiétude,

— Mais, madame, entre de tels adversaires, cette plaisanterie va peut-être avoir des suites effrayantes.

— Je vous avoue, madame, que, malgré moi, j'ai le cœur cruellement serré.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup M. de Bourgueil avec une expression de vive surprise et d'anxiété, c'est lui ! c'est bien lui !... il vient de descendre de la dernière voiture.

— De qui parlez-vous, mon ami ? lui demanda sa femme.

Mais M. de Bourgueil ne répondit pas et parut de plus en plus alarmé. Il continua :

— Le voici qui passe le premier des six jeunes gens travestis en voltigeurs... Il monte le perron... Il va se trouver face à face avec ce terrible Lostange !

— Encore une fois, mon ami, reprit M^{me} de Bourgueil, de qui parlez-vous donc ?

— M. de Bourgueil parle d'un grand jeune homme à moustaches noires... charmante figure, ma foi, malgré sa grotesque coiffure à l'oiseau royal, répondit M. Delmare à M^{me} de Bourgueil. Le voilà en haut du perron.

— Lostange le toise et l'arrête ! s'écria M. de Bourgueil avec effroi.

— Ils échangent vivement quelques paroles, ajouta M. Delmare, pendant que le gros et grand homme à moustaches rousses, qui a une broche pour épée, continue ses pirouettes de marquis en regardant sous le nez un officier autrichien... Hum !... hum ! Décidément, ça va se gêner et devenir du vilain !

— Ah ! s'écria M. de Bourgueil avec un redoublement d'anxiété, il vient de briser en deux la badine que Lostange agitait impertinemment en lui parlant. Les voilà qui entrent tous dans le café... Plus de doute, il va se battre avec Lostange. Il est perdu... ajouta M. de Bourgueil en descendant de sa chaise, il est mort.

— Mais, monsieur, dit M. Delmare en descendant aussi de sa chaise, quel est donc ce jeune homme... à qui vous vous intéressez et pour qui vous craignez un si déplorable sort ?

— Un de mes bons amis, répondit tristement M. de Bourgueil, le COLONEL ROLAND.

— Comment, dit vivement M. Delmare, ce grand beau jeune homme, que nous venons de voir là ?... c'est ce fameux colonel Roland qui a fait, dit-on, des prodiges d'héroïsme à la tête de son régiment de hussards ?

— C'est lui-même, monsieur, reprit M. de Bourgueil avec une anxiété croissante, oui, c'est le colonel Roland... une des dernières et des plus jeunes gloires de l'empire... un des hommes les plus aimables, les plus spirituels que je connaisse, et ce soir, peut-être, il sera tué par Lostange ; car personne, dit-on, n'est, à l'épée, de la force de ce spadassin.

De même que, quelques moments auparavant, M^{me} Delmare, M^{me} de Bourgueil et la bouquetière avaient paru vivement impressionnées au nom d'Adalbert, le nom du colonel Roland, et surtout l'annonce du danger qu'il allait courir produisit encore des effets simultanés et divers, non seulement sur les trois jeunes femmes, mais encore sur le major Maurice. Il ne s'était pas éloigné de la bouquetière, qu'il continuait de protéger, et avait, ainsi qu'elle, entendu le récit de ce qui venait de se passer sur le perron du café Torton.

M^{me} Delmare, au nom du colonel Roland, au mot de duel, avait pâli, rabaisé son voile sur son visage afin de cacher son trouble, et serré contre elle son enfant avec un mouvement presque convulsif.

M^{me} de Bourgueil, dans un premier élan d'épouvante insensée, s'était brusquement à demi levée, comme si elle avait pu aller conjurer le péril dont était menacé le colonel Roland ; puis, ayant réfléchi, elle était retombée sur sa chaise, saisie d'un tremblement nerveux si violent que ses dents se heurtaient les unes contre les autres ; aussi, pour comprimer ce spasme qui l'eût trahie, elle fut obligée de mordre

son mouchoir en baissant la tête sur sa poitrine.

La bouquetière, dès qu'elle eut compris que le colonel Roland courait un danger de mort, devint presque effrayante de douleur, de colère et d'audace ; ses grands yeux noirs étincelèrent, et, s'adressant au major Maurice, qui l'avait jusqu'alors protégée, elle lui dit en lui tendant son enfant :

— Vous êtes bon... Gardez-le... Je vais là.

Et, d'un mouvement de tête, elle montra le café Torton.

Le major Maurice, à cet instant, se disposait lui-même à percer énergiquement la foule, car sa figure mâle et triste avait aussi pris une expression d'anxiété en entendant prononcer le nom du colonel Roland et raconter les différentes péripéties de l'arrivée des prétendus voltigeurs de Louis XIV au café Torton ; le major fut donc très surpris de la demande de la bouquetière, qu'il crut folle, tant sa physionomie et son agitation étaient étranges ; aussi lui dit-il en haussant les épaules :

— Restez là... Je ne peux pas me charger de votre enfant.

Et il fit quelques pas en avant pour traverser la foule et aller au café Torton rejoindre ses frères d'armes, s'éloignant ainsi de mesdames Delmare et de Bourgueil, trop cruellement absorbées pour remarquer ce qui venait de se passer entre le major Maurice et la bouquetière.

Mais celle-ci, marchant sur les pas de l'officier, le rejoignit, et, se cramponnant à son bras, lui dit d'une voix haletante et avec son accent italien :

— On veut le tuer... Gardez mon enfant... Je défendrai... je défendrai...

Mais cette créature énergique et passionnée, ne pouvant résister à la violence de ses émotions, balbutia encore quelques paroles en italien d'un air égaré ; puis, sa voix expirant sur ses lèvres, elle poussa un cri étouffé. Le major Maurice sentit son bras serré comme dans un étou, se retourna vivement et assez à temps pour soutenir la bouquetière, qui, perdant connaissance, s'affaissait sur elle-même.

Le major Maurice était humain, il avait déjà eu pitié de cette malheureuse femme, il ne voulut pas l'abandonner en une si triste occurrence. La foule devenant un peu moins compacte, il réclama l'assistance de quelques personnes apitoyées comme lui, et, avec leur aide, il chercha un endroit où l'on pourrait donner les premiers secours à la pauvre bouquetière.

III.

Pendant que le major Maurice prenait ainsi pitié de la bouquetière, la foule des curieux rassemblés sur le boulevard, commençant à comprendre que l'issue du travestissement des

officiers de l'Empire pouvait avoir des suites tragiques, attendait avec un redoublement de curiosité leur sortie du café Torton, où ils étaient entrés depuis quelques minutes.

Mesdames Delmare et de Bourgueil, dominant leur première angoisse, étaient parvenues à cacher en partie leur trouble à leurs maris, très peu surpris, d'ailleurs, de voir des femmes alarmées à la pensée de duels meurtriers ; puis enfin, M. de Bourgueil, recevant journellement chez lui le colonel Roland, s'expliquait naturellement les inquiétudes de sa femme pour leur ami commun. Aussi lui dit-il, afin de la rassurer :

— Je suis peut-être allé trop loin dans mes craintes pour notre ami, ma chère Julie... Ce Lostange, est, dit-on, le plus redoutable des duellistes ; mais le colonel Roland est l'intrépidité même, et comme militaire, il doit savoir parfaitement tirer l'épée.

— Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi, reprit M. Delmare. J'ai entendu dire que des militaires, terribles sur le champ de bataille, ne savaient pas plus manier l'épée que moi. Et ce n'est pas peu dire, vu mon peu de goût pour les armes blanches et même pour les armes à feu, ajouta-t-il en riant avec bonhomie.

— Il est vrai que je n'ai jamais songé à demander au colonel Roland s'il était bon tireur, reprit M. de Bourgueil. Espérons qu'il est aussi adroit que brave.

Et s'adressant à sa femme, qui, la tête toujours baissée, ne prononçait pas une parole et tremblait si fort que l'on voyait ses épaules tressaillir sous son châle.

— Allons, ma chère Julie, ne tremblez pas ainsi... vous êtes, en vérité, d'une faiblesse !... cela devient de l'enfantillage... Nous faisons là de simples suppositions... Il est toujours assez temps de se chagriner lorsqu'un malheur est arrivé.

— J'avoue ma faiblesse... mais un duel !... murmura la pauvre femme, en se faisant une violence inouïe pour articuler ces paroles ; un duel, quel que soit celui des adversaires qui succombe, est toujours quelque chose de si déplorable.

— Et penser, ajouta M^{me} Delmare d'une voix plus ferme, et penser que des familles aujourd'hui heureuses, demain seront peut-être dans le deuil !

— Oh ! toi, ma pauvre Anna, répondit affectueusement M. Delmare, tu n'es pas plus brave que madame, tu es même moins brave qu'elle ; car enfin tu ne connais le colonel Roland ni d'Eve ni d'Adam, et ta voix est tremblante, ton visage altéré... Aussi regarde notre Adalbert, comme il est attristé de te voir inquiète, ce pauvre cher enfant ! Au diable les duels et les duellistes ! Il faut, ma parole d'honneur, que des hommes soient fous, archi-fous, pour aller

s'entre-tuer ainsi ! N'est-ce pas, monsieur de Bourgueil ?

— Sans doute, monsieur, l'abus du duel est déplorable ; cependant il y a des occasions... où, ma foi...

— Serviteur de tout mon cœur à ces occasions-là ! reprit naïvement M. Delmare, je ne connais pas d'occasion où il faille risquer de se faire tuer. C'est bien assez déjà d'être exposé à mourir de sa belle mort. Brrrrr !... Ces idées seules donnent le frisson.

— Décidément, se dit M. de Bourgueil en souriant, ce digne homme n'est pas un crâne.

Soudain ces mots circulèrent dans la foule :
— Les voilà !... les voilà !...

— Ils sortent avec les officiers étrangers et des habitués de chez Tortoni !

M. de Bourgueil et M. Delmare remontèrent sur leur chaise pour voir ce qui allait se passer.

Leurs deux femmes ne pouvaient plus en douter : le trouble, les angoisses, les alarmes qu'elles trahissaient, enfin cet instinct de jalousie toujours si sûr, tout leur disait qu'elles tremblaient pour le même homme... et que cet homme était le colonel Adalbert Roland.

Cependant, par une contradiction, moins étrange qu'elle ne le paraît peut-être, ce ne fut ni de l'envie ni de la haine que ces deux jeunes femmes ressentirent en ce moment l'une pour l'autre, mais une sorte de douloureux et mutuel intérêt, né du malheur commun dont elles étaient menacées.

Aussi M^{me} de Bourgueil, se penchant à l'oreille de M^{me} Delmare, lui dit d'une voix pleine de larmes à peine contenues :

— Madame... je l'aime, mais je lui ai résisté... je vous le jure !... Vous tremblez comme moi... *Vous l'aimez... aussi !*

— Oui, je tremble pour lui... mais depuis quatre ans... je ne l'ai pas revu, répondit M^{me} Delmare.

Et devinant que M^{me} de Bourgueil hésitait à admettre cette longue séparation, elle ajouta avec un accent d'irrésistible sincérité :

— Croyez-moi... je dis la vérité...

Il faut renoncer à peindre la physionomie de M^{me} de Bourgueil, le mélange de joie et de larmes qui la rendit si touchante lorsqu'elle apprit que l'homme qu'elle adorait, mais à qui elle avait eu jusqu'alors le courage de résister, ne la trompait pas, ainsi qu'un instant elle l'en avait soupçonné. Elle serra donc à la dérobée la main de M^{me} Delmare avec une expression de reconnaissance ineffable, pour la remercier de la délivrer d'un doute affreux.

Tout ceci s'était passé rapidement et à l'insu des deux maris qui remontèrent sur leurs chaises, regardant du côté du café Tortoni.

— Allons, dit tristement M. Delmare en quittant son poste d'observateur, il n'y a plus à en douter : ils vont aller se battre ; le colonel Roland, ainsi que le grand et gros homme à

moustaches rousses qui a une broche pour épée, viennent de sortir du café avec ce terrible Lostange et un officier autrichien : tous quatre sont entrés dans la même voiture, en faisant assaut de courtoisie lorsqu'il s'est agi de savoir qui monterait le premier. Bien obligé de la politesse ! il y a joliment de quoi de faire ainsi des *salamalecks*.

— Et ainsi des autres, ajouta M. de Bourgueil, ils se sont appareillés... Six contre six... avec des volontaires royaux et des officiers étrangers. Ils vont sans doute sur l'heure se couper la gorge au bois de Vincennes ou au bois de Boulogne.

— Peut-être que l'esclandre de cette rencontre en plein midi aura été tel, reprit M. Delmare, que la police va s'en mêler... et les empêchera de se battre ; ce serait, ma foi, bien heureux.

— Monsieur a raison, dit M^{me} de Bourgueil, se rattachant à cet espoir ; il est impossible qu'on laisse un pareil duel avoir lieu.

— En admettant cela, ma chère amie, reprit M. de Bourgueil, ce ne serait qu'un retard ; le duel serait remis ; et, je l'avoue, dans l'inquiétude où je suis, je préférerais, pour ma femme et pour moi, être fixé le plus tôt possible sur le sort de notre pauvre ami... le colonel Roland.

Après le départ des voitures qui emmenaient les combattants, la foule se dissipa peu à peu.

M. Delmare, offrant alors son bras à sa femme, dit à M. et à M^{me} de Bourgueil :

— Je sais maintenant presque gré à mon fils de son indiscrétion, puisqu'elle me procure le plaisir de vous revoir.

— J'espère, monsieur, que ces relations, amenées par le hasard, continueront entre nous, reprit M. de Bourgueil, et je suis certain, en parlant ainsi, d'être l'interprète de ma femme.

M^{me} de Bourgueil, qui cachait toujours sa pâleur et son trouble sous son voile, offrit sa main en tremblant à M^{me} Delmare, et lui dit avec un accent significatif :

— Madame... quoique j'aie l'honneur d'être bien peu connue de vous, vous croirez, je l'espère, à mon vif et sincère désir de vous revoir.

— Je crois d'autant plus facilement à ce désir, madame, que je le partage, vous pouvez en être assurée, répondit M^{me} Delmare.

Et les deux couples se saluant se séparèrent.

M. Delmare était sorti à pied, mais il avait donné des ordres pour que sa voiture se trouvât sur le boulevard, dans le cas où sa femme et son fils eussent été fatigués.

— Comment allons-nous terminer notre après-dinée, ma bonne Anna ? dit-il à sa femme. Puis, la regardant plus attentivement, il ajouta : — Mon Dieu ! mon Dieu ! te voilà tout attristée par cette diable d'aventure !... Ce n'est pas un reproche que je t'adresse, au moins... il

faudrait avoir un cœur de roche pour assister

avec indifférence au départ de braves gens qui vont s'entr'égorger... entre autres ce colonel Roland, si jeune et déjà si renommé à la guerre ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je suis aux regrets d'avoir si mal choisi notre promenade aujourd'hui, et de t'avoir rendue pour ainsi dire témoin d'une scène qui t'a péniblement affectée... Notre seule compensation à ce désagrément est notre rencontre avec ce monsieur et sa femme ; ils sont très aimables ; la jeune dame est vraiment charmante, n'est-ce pas, ma chère Anna ?

— Elle est en effet charmante, mon ami ; mais tu m'as demandé ce que je comptais faire cette après-dinée : je désire aller chez ma mère...

— A merveille... je t'y rejoindrai.
— Comment, mon ami, tu ne viens pas avec moi et Adalbert ?

— Impossible, reprit M. Delmare en souriant ; une affaire importante, très importante...

— Laquelle ?

— Et les cerises, madame ? dit M. Delmare avec un sérieux comique ; vous avez pourtant oublié les cerises !...

— Que veux-tu dire ?

— Comment, chère Anna, tu ne te rappelles pas qu'hier, en passant en voiture, avec Adalbert, devant la boutique du fruitier du roi, il s'est écrié : — Oh ! voilà déjà des cerises *neuves* ! j'en veux ! — « Des cerises *neuves* ! » il n'y a que lui pour trouver de si gentilles expressions !... Aussi en aura-t-il des cerises *neuves* ; oui, tu en auras, cher amour, et je vais t'en aller chercher.

— Oh ! alors, reprit l'enfant d'un ton câlin et caressant, petit père sera bien bon s'il m'apporte de belles cerises. Merci, petit père.

— Tu l'entends, dit M. Delmare à sa femme. Tiens, vois-tu, quand ce démon d'enfant prend sa voix câline, et qu'il me dit *petit père*, il fait de moi tout ce qu'il veut. *Petit père* ! il me ferait marcher sur la tête avec ce mot-là. Ainsi, chère Anna, c'est convenu, va chez ta mère, je ne tarderai pas à t'y rejoindre ; car sans toi et cet enfant, je suis comme un vrai corps sans âme.

Ce disant, M. Delmare était arrivé avec sa femme et son fils près de sa voiture, où il les fit monter.

Le valet de pied, après avoir ouvert et fermé la portière, dit à M. Delmare en lui remettant une lettre :

— Monsieur, on a apporté cette lettre à la maison... Comme on a dit au concierge qu'elle était très pressée, et très importante, j'ai cru bien faire en l'apportant à monsieur, puisque je venais le chercher avec la voiture.

— Vous avez eu raison, répondit M. Delmare en prenant insoucieusement la lettre sans la regarder, occupé qu'il était de dire encore adieu à sa femme, et de répondre aux baisers

que l'enfant lui envoyait gentiment par la portière au moment où les chevaux s'éloignaient.

— Hum... hum ! monsieur Adalbert, dit M. Delmare en riant et s'adressant à son fils, tandis que sa femme, n'étant plus contrainte, se jetait au fond de la voiture en fondant en larmes ; — hum, hum, monsieur Adalbert ! ces baisers-là... me paraissent diablement sentir les cerises *neuves*... comme vous le dites dans votre gentil jargon.

La voiture était partie depuis quelques moments, que M. Delmare la suivait encore d'un regard joyeux et attendri.

— Ah !... se dit-il en regagnant le boulevard, tenant toujours à la main la lettre que l'on venait de lui remettre, je ne sais pourquoi je n'ai jamais peut-être mieux senti mon bonheur qu'aujourd'hui... Ma femme !... mon enfant !... Toute ma vie est là... c'est singulier... je me le demande encore... pourquoi n'ai-je donc jamais peut-être mieux senti qu'aujourd'hui combien je suis heureux ?... Eh parbleu !... je m'en doute... Oui, c'est cela... L'homme est ainsi fait, que, sans être égoïste ou méchant, le malheur d'autrui lui rend son bonheur plus cher, plus précieux encore... Ces officiers qui vont se battre ont des mères, des sœurs... peut-être des femmes et des enfans qu'ils chérissent... qu'ils adorent comme j'adore ma femme et mon fils ; et pourtant, aujourd'hui, sans doute, la mort va les prendre pleins de vie, d'amour et d'espérance. Pauvres gens !... c'est affreux !... Je ne m'étonne plus maintenant de l'émotion d'Anna. Songeant sans doute, comme moi, à notre bonheur... elle faisait les réflexions qui me viennent maintenant... Voilà ce que c'est que d'être toujours en retard... c'est mon défaut ! ajouta ce digne homme en souriant. Allons, chassons ces tristes pensées... Dieu merci ! cette chère et bonne Anna peut être tranquille : si jamais je lui cause des *souleurs* par ma crânerie... il fera chaud !... Mais ne pensons plus à ces vilaines idées ; courons vite acheter ces jolies cerises *neuves*, afin de revenir plus tôt auprès de mes deux trésors... Bon ! et cette lettre que j'oublie ! une lettre importante ! ajouta-t-il en haussant les épaules ; ils sont bons là ! comme s'il y avait d'autres lettres importantes que celles que pourrait m'écrire mon ange de femme. Il n'importe : lisons cette lettre prétendue importante... D'abord, l'écriture de l'adresse m'est inconnue... Voyons... décachetons-la.

M. Delmare décacheta la lettre : elle en contenait une seconde, qu'il mit de côté pour lire la première.

Au bout de quelques instans de cette lecture, ses traits, ordinairement fortement colorés, devinrent livides... il s'arrêta pétrifié.

Puis, passant la main sur ses yeux, comme pour s'assurer qu'il n'était pas dupe d'une vision, M. Delmare relut une seconde fois la

première lettre, et jeta les yeux sur l'écriture de la seconde.

Alors il trébucha comme un homme ivre, et n'eut que le temps de se laisser tomber sur une des chaises du boulevard.

Il ne voyait plus, il n'entendait plus, il était hébété... inerte... anéanti.

IV.

Le colonel Roland, l'un des héros de notre récit, occupait un élégant petit hôtel, entre cour et jardin, situé dans la rue de l'Arcade.

Ce quartier, en ce temps-là fort retiré, avait été choisi à dessein par le colonel, car, grâce à une petite porte, son jardin donnant sur des terrains vagues et déserts, plus d'une *Elvire*, inquiète et tremblante, pouvait entrer chez *don Juan* ou en sortir, sans avoir à redouter les regards curieux des passans.

Dans l'après-dîner du jour où avaient eu lieu les événemens précédens, le valet de chambre, ou plutôt l'homme de confiance du colonel Roland se trouvait seul dans le salon de son maître, salon meublé avec autant de luxe que de recherche.

Ce serviteur, homme de trente ans environ, était Corse, et se nommait *Pietri*.

Il allait et venait, dans le salon, d'un air inquiet; sa physionomie, ordinairement empreinte d'une impertinence railleuse, qui sentait son *Frontin* d'une lieue, était sombre, sinistre, pleine d'angoisse.

— Ces épées, disait-il en marchant avec agitation, ces épées... c'est un duel!... Est-il seulement témoin... ou se bat-il?... Si malgré son courage... son adresse... il allait... Non, non... Cette idée est horrible...

Les réflexions de *Pietri* furent interrompues par l'entrée d'un domestique en livrée; il portait un magnifique vase de porcelaine, où s'épanouissait un beau camélia rouge en pleine floraison.

— Voilà encore un bouquet, monsieur *Pietri*, dit le domestique; faut-il le mettre sur la table, à côté des autres?

Pietri, au lieu de répondre à cette question, dit au domestique:

— A quelle heure au juste, Jacques est-il venu chercher les épées de la part du colonel?

— Deux heures sonnaient à l'office, monsieur *Pietri*...

— Et il est quatre heures et demie, reprit *Pietri* en regardant la pendule. Et se remettant à marcher avec anxiété, que penser? que craindre?...

— Je peux toujours déposer le vase sur la table, monsieur *Pietri*?

— Oui.

Le domestique, assez surpris de la préoccupation du valet de chambre, plaça le vase dont

il était chargé sur le marbre d'une table, où l'on voyait déjà une grande corbeille de joncs finement tressés, remplie de violettes de Parme, un superbe bouquet supporté par un cornet de verre de Bohême, et dans une petite caisse d'ébène incrustée d'arabesques d'argent, un rosier si fleuri qu'il avait autant de roses que de feuilles.

— J'espère, monsieur *Pietri*, dit le domestique, — que M. le colonel reçoit assez de beaux bouquets pour le jour de sa fête! Voilà un *saint* fièrement fêté, et, j'en suis sûr, par de fièrement jolies fêteuses!... Ah... j'oubliais cette lettre qu'on vient d'apporter! Faut-il la mettre avec les autres?

— Oui, répondit *Pietri* en continuant de marcher pendant que le domestique plaçait la lettre à côté de plusieurs autres billets ployés de façons différentes.

— Monsieur *Pietri*, reprit le domestique, comme vous avez l'air inquiet! Est-ce que parce que M. le colonel envoyé chercher tantôt ses épées vous croyez que c'est pour s'en servir, que de combat? Après cela, il était si drôlement déguisé... ce matin, que ça aura pu faire rire, et M. le colonel n'est pas endurant. Alors...

Mais le domestique ne recevant aucune réponse de *Pietri*, quitta le salon, très étonné du silence du valet de chambre.

Celui-ci, après s'être encore promené, parut se rappeler un souvenir, s'approcha vivement de la table où le domestique avait déposé une lettre récemment apportée, la prit, examina l'écriture de l'adresse, tressaillit, et, après quelques instans de réflexion, sortit du salon emportant la lettre avec lui.

A peine avait-il disparu par une porte latérale, que le domestique rentra vivement, tenant à la main deux épées de combat dans leurs fourreaux, et s'écriait:

— Monsieur *Pietri*!... monsieur *Pietri*!

Mais voyant que celui-ci avait disparu, il ajouta:

— Où diable est-il?... Sans doute il aura remonté à sa chambre par l'escalier dérobé... Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui, M. *Pietri*? il est d'une humeur de dogue, lui qui ordinairement est très bon enfant et n'abuse pas de sa position d'homme de confiance du colonel.

Puis s'approchant des fleurs, dont il aspira le parfum, le domestique ajouta:

— Dieu! que ça embaume!... est-il heureux, mon maître!... est-il adoré!... est-il fêté!... Décidément il n'y a que les colonels de hussards et les directeurs de grandes dames, pour être choyés de la sorte... Quelles belles fleurs!... Et, bien sûr, ce ne seront pas les dernières! Ah! si toutes les maîtresses du colonel se mettent à lui envoyer des bouquets, il pourra ouvrir un fameux marché aux fleurs!

Pietri étant rentré en ce moment, le domes-

tique lui dit en lui montrant les épées qu'il tenait:

— Vous voyez bien, monsieur *Pietri*! vous aviez tort de vous inquiéter pour M. le colonel: Jacques vient de rentrer avec la voiture et de rapporter les épées.

— Et le colonel? demanda *Pietri* avec une angoisse inexprimable. Comment n'est-il pas revenu dans sa voiture? Il est donc blessé?... hors d'état d'être transporté?... Mais réponds donc!... répondras-tu?...

— Vous ne m'en donnez pas le temps... Encore une fois, rassurez-vous: M. le colonel se porte comme vous et moi.

— D'où le sais-tu?

— Jacques l'a vu, il y a une heure... il lui a parlé...

En apprenant qu'il n'avait plus rien à craindre pour la vie de son maître, la joie, l'émotion de *Pietri*, furent si vives qu'il ne put d'abord trouver une parole; puis il reprit avec un profond sentiment d'allègement:

— Ah! de quel poids je suis soulagé!... Mais pourquoi le colonel a-t-il renvoyé sa voiture? Était-il donc seulement témoin de ce duel?

— Je n'en sais rien, monsieur *Pietri*. Voilà seulement ce que Jacques vient de me raconter: M. le colonel, en sortant de chez *Tortoni*, est monté en voiture avec le gros commandant *Brossard*, déguisé comme lui, un officier autrichien et un grand monsieur blond habillé en bourgeois. Le colonel a dit à Jacques d'ordonner au cocher de s'arrêter en face de la *Madeline*.

— Et alors Jacques est venu ici me demander les épées de combat; je sais cela. Ensuite?

— Ensuite, monsieur *Pietri*, lorsque Jacques a eu apporté les épées, la voiture est repartie et s'est arrêtée au commencement de l'allée des *Veuves*, aux *Champs-Élysées*. Là, le colonel et les autres personnes sont descendues; le grand monsieur blond a sonné à la porte d'une maison entourée d'un jardin; le colonel et les autres y sont entrés. Dix minutes après, arrivaient encore deux voitures, et ceux qui étaient dedans entraient aussi dans la maison de l'allée des *Veuves*. Au bout d'un grand quart d'heure, un homme, sortant de cette maison, est venu appeler le valet de pied du colonel *Roland*. Jacques est accouru; on l'a fait passer dans une chambre, où il a trouvé le colonel. Celui-ci lui a dit en lui remettant les épées: « M. de *Saint-Marceau* me reconduira chez moi, tu vas t'en aller avec la voiture. Emporte ces épées, et tu remettras ce billet, chez M. de *Bourguet*, rue *Royale*. » C'est ce que Jacques a fait, monsieur *Pietri*. Seulement, comme c'est aujourd'hui la fête de M. le colonel, Jacques et le cocher, après avoir porté la lettre, se sont ensuite arrêtés au coin de la rue *Royale* pour boire sur le siège une bouteille à

la santé de M. le colonel... C'est pour cela qu'ils ne sont pas revenus ici plus tôt.

— De sorte, dit *Pietri* d'un air pensif, de sorte qu'il y a environ une heure que Jacques a porté le billet du colonel chez M. de *Bourguet*?

— Oui, monsieur *Pietri*, puisque la rue *Royale* est à deux pas d'ici...

— Allons, grâce à Dieu, dit *Pietri* avec un nouveau soupir d'allègement, je m'étais alarmé à tort... Ainsi, Jacques est bien certain que le colonel n'a pas même été légèrement blessé?

— Oui, monsieur *Pietri*, Jacques en est bien sûr... Mais j'entends sonner, je vais voir ce que c'est.

Lorsque le domestique fut sorti, *Pietri* replaça sur la table le billet qu'il avait un instant emporté dans sa chambre, et le mit au dessous des autres lettres avec un sourire étrange.

Le domestique revint bientôt et dit au valet de chambre, dont les traits reprirent dès lors leur expression habituelle:

— Monsieur *Pietri*, c'est un monsieur qui demande le colonel... J'ai répondu qu'il n'y était pas, mais ce monsieur désire attendre son retour. Il se nomme le major *Maurice*.

— Le meilleur ami de mon maître, s'écria *Pietri*, son camarade de régiment!... Vite... vite, prie-le d'entrer.

Et ce disant, *Pietri* se dirigea vers la porte pour aller au devant du major.

Celui-ci entra bientôt, l'air inquiet, troublé; les premiers mots qu'il adressa à *Pietri* furent:

— A-t-on des nouvelles du colonel?

— Monsieur le major sait donc...

— Oui, je sais qu'il a dû se battre tantôt...

— Eh bien! monsieur le major, tranquillisez-vous... mon maître n'a pas une égratignure, et il ne peut tarder à rentrer...

— Ah! tant mieux, tant mieux! dit le major *Maurice* avec expansion; et il ajouta, en se parlant à lui-même: Allons, ces singuliers pressentimens étaient vains... et pourtant...

Après un moment de silence et de réflexion, il dit au valet de chambre:

— Maintenant que me voici rassuré sur *Adalbert*, bonjour, mon brave *Pietri*...

Et *Maurice* lui tendit cordialement la main.

— Monsieur le major, répondit *Pietri*, n'osant, par déférence, prendre la main que l'officier lui tendait, je ne mérite pas...

— Quoi! vous ne méritez pas? que ma main serre la vôtre? Allons, *Pietri*... est-ce que j'oublierai jamais que, sans votre dévouement, sans votre courage, *Adalbert*, mon meilleur ami, restait l'an passé sur le champ de bataille de *Waterloo*...

— Monsieur le major, je me suis conduit en fidèle serviteur, voilà tout.

— Voilà tout? Et ces deux coups de lance

reçus par vous en cherchant votre maître sur le champ de bataille, à travers ces monceaux de cadavres, d'où vous l'avez tiré demi-mort, criblé de blessures et perdant son sang, pendant que de mon côté je ne valais guère mieux !... Allons, Pietri, votre main... cette brave et loyale main qui, en sauvant Adalbert, m'a rendu un ami, un frère !

Cette fois Pietri ne se refusa pas à serrer dans la sienne la main que lui offrait le major Maurice, et il lui dit :

— Combien mon maître va être heureux et surpris de vous voir, monsieur ! Il y a peu de jours encore, il s'étonnait et s'affligeait de ne pas recevoir de nouvelles de vous... Le climat de l'Égypte est souvent, dit-on, si malsain !...

— Ce n'est pas une raison de santé qui m'a fait quitter l'Égypte, mon brave Pietri... Mais parlons d'Adalbert... Comment va-t-il ? Ses dernières blessures ne se sont pas rouvertes ?

— Non, monsieur : la santé du colonel est parfaite ; il n'a jamais été plus gai, plus en train ; aussi je vous assure qu'il ne perd pas son temps... Et même vous voyez, monsieur le major, qu'il l'emploie assez bien, ajouta Pietri en riant et montrant du geste les fleurs et les bouquets étalés sur la table.

— En effet, voilà de charmantes fleurs ; mais je ne comprends pas...

— C'est aujourd'hui la fête du colonel, et il paraîtrait, d'après ces bouquets, qu'il y a beaucoup de personnes dévotes à *saint Adalbert*... C'est un saint... très couru... très recherché.

— Ainsi, le colonel est toujours le même ? reprit le major avec un sourire mélancolique : toujours homme à bonnes fortunes ?

— Ah ! monsieur le major, moi qui vois cela de près, car mon maître a toute confiance en moi, je me demande sans cesse comment il fait pour se reconnaître et ne pas s'embrouiller au milieu de tant d'intrigues, pour ne pas se tromper d'adresse ou dire un nom pour un autre... car il y a véritablement confusion... encombrement... Mais pas du tout, le colonel ne commet jamais d'erreur ; il dit que c'est tout simple, vu qu'à son régiment il ne se trompait jamais sur le nom de ses hussards.

— Je vois qu'Adalbert n'a pas changé, il n'est fidèle... qu'à l'inconstance.

— Que voulez-vous, monsieur le major ! mon maître ne s'appartient pas, il n'est pas égoïste... il est aussi prodigue de lui-même que de sa fortune, et comme le soleil, il luit pour tous les yeux... à condition qu'ils soient beaux ; car c'est une justice à lui rendre, mon maître n'est pas fier, pourvu qu'une femme soit jolie, grande dame ou grisette, il s'accommode de tout.

Et un imperceptible tressaillement fronça les sourcils de Pietri, tandis que le major, devenu pensif et triste, reprenait :

— Oui, je sais qu'en effet Adalbert s'accom-

mode de tout... et aujourd'hui même un hasard singulier...

Puis après un moment de silence, il reprit : Dites-moi, Pietri... parmi ces amours obscures dont le colonel s'accommode...

Mais s'interrompant, le major ajouta :

— Après tout, Pietri... je ne veux ni commettre une indiscretion ni vous engager à en commettre une... Je m'adresserai directement à Adalbert.

— Alors, monsieur le major, vous n'aurez pas longtemps à attendre... car une voiture vient d'entrer dans la cour : ce doit être mon maître.

En effet, peu d'instans après, le colonel Roland, instruit par ses gens de la visite du major Maurice, entra dans le salon, dont Pietri sortit discrètement, afin de laisser seuls les deux frères d'armes.

V.

Le colonel Roland, lorsqu'il entra dans le salon, était encore costumé en *voltigeur de Louis XIV*, poudré et coiffé à l'oiseau royal, portant un habit bourgeois à longues basques, avec de petites épaulettes d'or, un gilet blanc à fleurs, un jabot, des manchettes, une culotte beurre frais et des bottes à revers, laissant apercevoir des bas de soie chinés, tandis que la petite épée qu'il portait en *verrouil* lui battait les mollets.

Malgré ce grotesque accoutrement, le colonel Roland, grâce à sa charmante figure, à l'élégance de sa taille et de sa tournure, n'était rien moins que ridicule. La poudre, donnant à son regard brillant un nouvel éclat, contrastait à merveille avec ses sourcils aussi noirs que ses petites moustaches retroussées.

A la vue du major, les traits du colonel prirent une expression touchante ; il courut à lui les bras ouverts en lui disant :

— Maurice !... mon ami !... toi ici ?... quelle surprise !... quel bonheur !

— Bon et cher Adalbert ! — répondit le major, non moins ému que son frère d'armes, en le serrant entre ses bras. — Je te retrouve toujours fidèle à notre vieille amitié...

— En as-tu donc jamais douté ?

— Non... Aussi tu me vois plus heureux qu'étonné de ton accueil.

— Et moi, qui te croyais encore près d'Alexandrie !... car ta dernière lettre...

— Oui, lorsque je l'ai écrite, il me restait quelque espoir : mais de nouvelles difficultés sont survenues... puis l'inexpérience... le manque de direction... Enfin moi et mes camarades, nous avons dû renoncer à cette tentative de colonisation et revenir en France...

— Mon bon Maurice, il n'y a rien de plus stupide que de jeter au nez des gens : — *Je vous l'avais bien dit*... — mais...

— Tu as raison, tu avais à peu près prévu ce qui est arrivé ; tu m'engageais à ne pas m'expatrier... Mais si tu savais ce que c'est pour moi, que de voir la France occupée par ces armées, que nous avons tant de fois battues ! Et puis ces Bourbons, ce drapeau blanc... tous ces motifs me navrent... j'aime mieux fuir un spectacle qui me révolte.

— Et moi donc ! crois-tu que je sois insensible à la passagère humiliation de la France ?... Non, pardieu !... et aujourd'hui même...

Puis s'interrompant pour rire aux éclats, le colonel ajouta :

— Mais j'y songe !... je dois te paraître fou... Qu'est-ce que tu dis de ma coiffure et de mon uniforme, hein ? Reconnais-tu là le colonel de l'ex-4^e hussard... de ce fameux régiment toujours si *crânement fiolé*... comme nous disions !...

— Je savais cette folie.

— Comment !... qui t'avait dit...

— Tantôt en descendant de diligence et passant sur le boulevard de Gand...

— Tu étais là ?

— Parmi les curieux... mais je ne pouvais rien voir... de ma place ; la foule était trop compacte. C'est par hasard que j'ai entendu prononcer ton nom...

— Et tu n'es pas venu nous rejoindre ?

— Pressentant que l'affaire allait tourner au sérieux, je voulais aller te retrouver... lorsque...

— Lorsque ?...

Les traits du major prirent une expression pénible et il ajouta :

— Je te dirai cela plus tard... Mais ceux qui t'accompagnaient étaient sans doute de nos anciens camarades de l'armée ?

— Pardieu !... tous des *anciens* : Raymond, l'ex-colonel du 2^e lanciers ; les deux frères Morin, du 8^e dragons ; Saint-Marceau, ancien officier d'ordonnance de l'empereur, et pour bouquet... le gros Brossard.

— Brossard, des cuirassiers de la garde impériale ?

— Lui-même. Il était impayable ! il avait l'air d'un éléphant faisant le marquis. Il fallait le voir pirouetter sur ses grosses jambes, en jetant, palsambleu ! son chapeau sous son bras... sans compter que pour épée il avait une broche...

— Et une croix de Saint-Louis au bas du dos. Une de mes voisins, monté sur une chaise, racontait votre entrée à Tortoni... Mais quelle singulière idée aviez-vous là ?

— Figure-toi, Maurice, que Tortoni est le rendez-vous des plus exaltés des anciens volontaires royaux, mousquetaires gris, noirs, rouges, et autres soldats d'antichambre, qui n'ont jamais vu que le feu du salon des Tuileries. Ces blancs-becs-là, renforcés de bon nombre d'officiers étrangers, déblatèrent journellement contre nous, soldats de l'empire, nous traitant de bandits, de brigands de la Loire, d'autres

turlupinades royalistes. Alors, nous convenons de la plaisanterie que tu sais, afin d'aller prier ces pékins-là de nous répéter leurs impertinences entre les deux yeux.

— N'y avait-il pas à Tortoni un certain Lostange, grand duelliste ?

— Le bourreau des crânes était, dit-on, un mouton auprès de lui... Par bonheur c'est lui qui me reçoit sur le perron du café. — « Le carnaval est fini, me dit-il ; les masques n'entrent pas ici. » — Sans doute parce qu'ils font peur aux blancs-becs ? lui dis-je. Et comme en parlant il gesticulait avec une badine, ce qui m'impatientait, j'en fais deux morceaux de sa badine, et je les jette à ses pieds. « Monsieur, s'écrie-t-il, vous m'insultez ! » « C'est probable, mais entrons dans le café, nous causerons. » Nous entrons ; aussitôt le gros Brossard frappant sur une table avec sa broche, crie de sa voix de taureau : « Garçon ! un bol de punch et des verres qui n'aient servi ni à un officier étranger ni à un royaliste... enfin, des verres *propres*... »

— Ce gros Brossard casse toujours les vitres, dit le major en souriant.

— Tu as raison, c'était trop brutal ; mais ce brave garçon ne se pique guère de finesse dans l'épigramme. Il n'importe : ce coup de boutoir avait porté. Les habitués royalistes et les officiers étrangers se consultent à voix basse, et au bout d'un instant, six d'entre eux s'approchent de notre table, deux volontaires royaux, deux officiers prussiens, un Autrichien et le fameux Lostange, le *loustic* de la *chambrée* probablement ; il vient à moi et me dit d'un ton mielleux, en me toisant des pieds à la tête : Monsieur, je suis chargé de vous dire, de la part de ces messieurs, que vous et vos amis, *bonapartistes* sans doute, vous êtes habillés d'une façon aussi ridicule qu'insolente !

— Comme vous voyez, lui dis-je : vrai costume d'émigré royaliste ; il ne me manque qu'un cosaque pour cuirasse ; alors ce serait complet ; à savoir : ridicule, insolent et lâche, comme la conduite des gens qui n'ont osé rentrer dans leur pays que cachés dans les fourgons de l'étranger. « Et qui, aussi féroces que lâches, ajouta Saint-Marceau, ont fait assassiner Ney, Brune, Labédoyère et massacrer les bonapartistes dans le Midi. »

— Bien répondu !...

— C'est drôle : le fameux Lostange n'a pas été de ton avis ; il est devenu pâle de rage. — « Vous m'avez déjà insulté personnellement en cassant ma badine, s'est-il écrié en s'adressant à moi. Maintenant, brigands de bonapartistes que vous êtes, vous insultez l'émigration, les royalistes et de braves officiers étrangers ; vous voilà six, nous sommes six ; il faut du sang, beaucoup de sang, pour laver cette injure. » Une vraie lessive, répondit Brossard avec son gros rire et son esprit de caserne. Ah ça, ajouta-t-il,